

Eusebio Leal : Si je renaissais, je serais cubain ! (+vidéo)

Eusebio Leal a déclaré à notre journal que « la parole, quand elle a de la cohérence, quand elle surgit du cœur de l'individu telle une source d'eau de la terre, a une valeur persuasive, éducative, d'apprentissage, pédagogique ».

Par: Madelaine Sautié: madelaine@granma.cu

Le 18 janvier 2018 22:01:24



Eusebio Leal : « La Havane est une ville vraiment merveilleuse et unique ».

Photo : Juvenal Balan

C'est à l'Historien de La Havane que l'on a dédiée la 27e Foire Internationale du Livre. Je dois remercier la tenue de cet événement qui aura lieu dans quelques jours de m'avoir donné la possibilité de parler avec le Docteur Eusebio Leal Spengler, fierté de Cuba et de toute personne qui aime et qui souffre pour cette île et qui suit de très près son histoire.

L'entendre c'est une récompense. Il y a de moments où celui qui questionne est dans un ravissement tel qu'il est absorbé par l'harmonie du savoir, de l'élégance et du zèle

de celui qui, même en étant si connu, fait de chacune de ses réponses une première.

Quoique je ne le lui ai pas dit, Leal, l'Historien, ou tout simplement Eusebio -à en juger par les sentiments de proximité que nous tous, ses adeptes, ressentons envers lui- me renvoi toujours au Géant Rubén Martínez Villena, celui qui ne se trouvait pas là où il n'y avait rien d'important à faire, qui possédé par « une force concentrée, colérique, expectative », ressentait dans le calme du fond de son être un élan qui le poussait à « vaincre des montagnes et cueillir des étoiles ! ».

Il ne l'aurait pas accepté. Eusebio Leal est un homme naturel et franc, qui peut rougir aux éloges. Il est si modeste que quand il a reçu la nouvelle de l'hommage que la Foire lui réservait, il a été bouleversé par la surprise. Mais, il ne suffit que de penser l'espace d'une seconde à La Havane, à son Centre Historique et aux incroyables transformations qui ont eu lieu grâce au cœur de son Historien en tête, pour nous convaincre de ce que l'œuvre faite avec son assistance et sous sa direction est vraiment colossale.

Parmi les ressouvenances les plus belles des livres que cet homme si singulier conserve, on trouve sa première maîtresse, celle qui lui a appris l'alphabet, les premières lettres. On sent son émotion quand il décrit la petite salle de classe dans laquelle, assis sur des petits bancs en bois, les enfants les plus petits apprenaient. « C'était une femme assez âgée. Un des souvenirs les plus ancrés dans ma mémoire, c'est le jour de la mort de la maîtresse ».

-Tous les lecteurs, nous avons un livre qu'on voudrait relire : Lequel est le votre ? Quel livre emmèneriez-vous dans l'île déserte ?

-J'ai déjà lu deux fois les « Mémoires d'Adrian » de Marguerite de Yourcenar. Après Bomarzo, de Manuel Mujica Lainez. Dans l'île j'emmènerais La Bible.

-Vous êtes arrivé seul à la lecture ou par spontanéité ?

-J'ai découvert la bibliothèque des enfants où ma mère travaillait dans une maison à Saint Lazare et N. Un jour je me suis trouvé face à face à la chambre dans laquelle on rangeait les livres qu'ils en avaient et j'y suis entré. Il y avait des livres jusqu'au toit, c'étaient plusieurs armoires, tous des histoires illustrées. Peu de temps après, j'étais déjà à l'école et je pouvais aller à pied à la Société Économique des Amis du Pays. Je me suis inscrit dans sa bibliothèque pour les enfants et je les lisais chez moi, jusqu'au moment où j'ai pu les acheter.

-Quels sont vos horaires préférés pour la lecture ?



-Je peux étudier durant la journée, mais lire, par plaisir, en général je le fais couché, ce qui est une chose terrible, avec une lampe qui donne très peu de lumière, ce qui est épuisant ; mais c'est le seul temps dont je dispose parfois pour le faire. Avant je lisais dans les bus, à l'époque du triomphe de la Révolution, avec l'avidité du savoir. Nous les hommes on laissait la place libre aux dames et aux handicapés. En général il n'y avait jamais des places pour nous. Les hommes cédaient automatiquement la place quand une dame ou un infirme montait. Les hommes se levaient automatiquement et celui qui ne le faisait pas était un mauvais né. Je lisais Robinson Crusoe, Moby Dick... J'ai lu de tout dans les bus. Je pouvais lire partout, je lisais beaucoup. Je crois qu'aujourd'hui je suis un usufruitier de toutes mes lectures de ces temps.

-Qu'est qui vous a apporté du point de vu de l'amour des livres, une amitié comme celle que vous avez eu envers Dulce Maria Loynaz ?

LA 27° foire Internationale du livre qui se tiendra à La Havane du 1er au 11 février est dédiée à Eusebio Leal Spengler .
Photo : Juvenal Balán

-Beaucoup, parce que comme elle perdait la vision petit à petit jusqu'à devenir tout à fait aveugle, elle me faisait avec cette voix intérieure qui nous accompagne toujours, des commentaires sur le fait que l'important n'était pas seulement de lire, mais aussi d'entendre lire. Elle disait que « quand on ne voit pas et si l'on a vu autrefois, il y a une lumière intérieure qui nous permet de nous souvenir des choses et d'y penser, d'y penser... » Le livre et la lecture font réfléchir à un tel point que l'on raconte qu'elle a dit, au milieu de l'agonie : « quelle horreur, je meurs et je continue à penser »

- Dans des occasion différentes, quand on vous a distingué avec un prix ou une reconnaissance, je vous ai entendu parler de maitres... pourquoi ?

-Parce que il n'y a pas au monde de métier plus beau que celui d'apprendre aux autres, ce qui arrive c'est qu'il n'y a pas de guide des aveugles. Pour pouvoir guider il faut voir et pour pouvoir donner il faut en avoir. Parce que personne ne donne ce qu'elle n'en a pas.

-Martí disait que les traits du caractère adulte se montrent depuis l'enfance. Quelle sont les caractéristiques de l'homme mûr qui fleurissaient déjà chez l'enfant que vous avez

-Je préférerais parler à écrire. Il y avait des sujets qui m'intéressaient plus que d'autres, par exemple : les sciences naturelles, la géographie, l'histoire et j'aimais en parler. Ma mère me racontait que j'allais à une maison au dernier étage là où l'on habitait, rue Hospital 660 où l'on me faisait monter sur une caisse de pommes ou de poires et que moi, je me tenais debout en prononçant des discours sur ce que j'apprenais à

l'école primaire en 2^{ème} ou 3^{ème} cycle.

-Vous n'êtes pas un écrivain dans le sens du terme, pourtant vous avez déjà signé beaucoup de titres. Surtout des recueils des discours et des essais. Quel rôle a pour vous l'oratoire dans le développement d'une société ?

-L'oratoire me paraît très bien parce que la parole a un caractère persuasif. La parole, quand elle a de la cohérence, quand elle surgit du cœur de l'individu telle une source d'eau de la terre, a une valeur persuasive, éducative, d'apprentissage, pédagogique. Mais elle est aussi un plaisir, une des choses qui distingue l'homme des autres créatures. C'est précisément le don de la parole cohérente ce qui lui permet de faire de la philosophie, de la littérature...

-Vous, de même que le discours « martiano », vous avez un oratoire assez singulier. Quelle valeur aura le discours oral comparé à la lecture d'un traité ?

-Je ne désapprouve personne, chacun a son propre style. Il y en a qui lisent ce qu'ils ont écrit et je le trouve très bien, je le ferais et je le trouverais un peu plus aisé et moins risqué parce que l'improvisation a toujours des risques. Parfois on peut se laisser emporter par des sentiments intimes ou par un état dépressif, mais je considère que rien ne peut remplacer la valeur bouleversante et persuasive de la parole, et j'apprécie très bien quand on peut s'adresser aux personnes, parler avec elles, regarder leurs yeux, regarder le fond, identifier les différents groupes d'intérêt qui sont réunis et savoir comment s'adresser à chaque communauté humaine.

-Quel état vous envahi dans l'effervescence orale ? Est-ce que vous avez ressenti le trac quelque fois ?

-Cela m'arrive tous les jours. Il n'y a rien de plus terrifiant que de parler à un public nombreux. Il y a des moments d'une grande angoisse, des jours dans lesquels tout va bien et des jours où ça ne va pas. Ce qu'on ne peut pas faire c'est de parler pour parler. La parole doit toujours avoir un sens. Et encore plus quand le sens est politique (je veux dire culte). La politique en marge de la culture est un exercice inutile. Elle doit avoir une valeur culturelle -et la culture c'est cultiver- c'est la parabole du semeur. Quand on parle on plante une graine qui fleurira ou pas, qu'on verra ou pas, mais c'est la mission du maître, de l'orateur, de celui qui parle, qui essaye de persuader, d'unir, de transmettre avec la parole le sentiment précis.

-La ville précise de celui qui la célèbre avec des paroles en plus des actions. Vous l'avez fait de ces deux façons... Est-ce que vous êtes

satisfait de ce que vous avez réussi ?

-Quel que soit la ville, je ne suis pas intéressé à ce qu'elle est. Pour moi la ville de chacun c'est cet espace dans lequel il est né. Parfois la ville est un petit village qui pourtant est beau. Toute comparaison me semble abominable. Aujourd'hui plus que jamais cette ville, celle de La Havane, a besoin de chanteurs, parce qu'on est au point d'arriver à son 500^{ème} Anniversaire et personne n'en parle.

-Pour beaucoup vous êtes le fiancé de La Havane, quels sont les principes sur lesquels cet amour est fondé ?

-La Havane ne peut pas avoir des fiancés vieux. Elle doit toujours en avoir des jeunes. Je ne suis qu'un de plus d'une multitude qui l'a chanté, qui a rendu hommage à une ville vraiment merveilleuse et unique. J'ai connu des nombreuses villes et -je peux te l'assurer- je fais l'éloge de toutes, toutes sont merveilleuses, mais ce qui arrive c'est que La Havane est beaucoup de villes dans une seule; c'est beaucoup de choses dans une seule, ce sont ses quartiers...C'est une ville imaginative, créatrice..., ses gens aussi. C'est un vrai désastre qu'elle soit en train de devenir un « faubourg », que la nécessité s'impose et qu'on ne puisse pas conduire l'envie de l'améliorer, compte tenu de sa beauté.

-Quel endroit de La Havane vous tient à cœur ? Auquel vous faites des éloges ?

-Je viens d'avoir 50 années de travail, dont seulement 25 parmi les priorités, à essayer de préserver le Malecon, ce sourire de La Havane. J'ai eu du mal à voir que cette mer que j'aime tant ait fait un mal irréversible au Malecon et que je doive assister à la démolition des immeubles du Malecon, pour lesquels j'ai tant lutté. Ce qui m'a fait le plus de mal c'est le changement de place du monument du Majeur Général Calixto Garcia¹. Je ne l'avais jamais imaginé. Mais comme la mer reviendra, tout essai pour le réaménager pour la quatrième fois devient inutile. Ma seule consolation c'est que dans peu de semaines les travaux de la nouvelle place commenceront et qu'elle sera si belle, si belle, si belle... Quoiqu'il ne sera pas précisément auprès de la mer.

-Quelle privilège a une ville auprès de la mer ?

-Nous sommes une île. L'île est un bateau. Dulce María parlait du fait que les conquérants, les voyageurs européens, avaient nommé le continent « la terre ferme » et celle moins ferme c'est l'île. Nous, on nécessite la mer, on a un dialogue avec la mer. A La Havane, à Santiago, à Cienfuegos on répète un peu tous les jours ce qu'à Venise, quand le Doge, l'ancien gouverneur de cette république sortait dans son Bucintoro -c'était le nom de son si merveilleux navire- il enlevait son anneau et le lançait dans l'eau, rituel du mariage perpétuel entre Venise et la mer. Nous, on réitère tous les jours ce lien avec la mer.

-Parmi les opinions envoyées par nos lecteurs au web de notre journal, à chaque fois que vous êtes dans ces pages, on sent l'affection profonde envers votre personne. Qu'est qu'on ressent quand on sait qu'on a été utile, qu'on est si aimé ?

-C'est bien. Martí disait que les hommes marchent dans deux groupes : ceux qui aiment et construisent et ceux qui haïssent et détruisent. J'ai toujours voulu être parmi les premiers.

-Eusebio Leal est-il quelqu'un qui remet sa vie personnelle pour ne pas manquer son devoir envers Cuba ?

-Je le crois bien. Quand par des raisons strictement chronologiques on s'approche de la fin on se demande ce qu'on serait, quel choix ferait-on si l'on vivrait encore une fois. Si je renaissais, je serais cubain.

-En ce qui concerne la privacité, c'est Eusebio un livre ouvert ?

-Parfois un peu trop ouvert.

-Qu'est qui dérange profondément Eusebio Leal ?

-La vulgarité.

-Qu'est-ce que vous aimez le plus ?

-Regarder la beauté.

-C'est quoi un jour de fête pour Eusebio ?

-Le jour où je peux enlever le complet gris et m'habiller en bleu, comme aujourd'hui.

-Que faites-vous des mauvais souvenirs, ceux qui font du mal ?

-Ils deviennent des expériences incarnées.

-En plus d'être cubain, si vous renaissiez un jour, que seriez-vous ?

-Éternellement jeune.

-Des bruit courent qu'avec la nouvelle de la Foire vous êtes comme un enfant avec un jouet nouveau... C'est vrai ?

-Ni comme un enfant... ni comme si j'avais un nouveau jouet. Bien au contraire ! J'ai peur de la Foire, surtout parce que je ne pourrais pas accomplir mon devoir d'aller partout à Cuba. J'ai été profondément surpris de cette dédicace, qui en général va de la main avec le Prix de Sciences Sociales qu'on a eu la gentillesse et la bonté de m'octroyer. Surprise et gratitude, oui. C'est le sentiment que j'ai transmis à Juanito, le Président de l'Institut Cubain du Livre, mais je suis terrifié.

ORDRE DE L'AMITIE POUR EUSEBIO LEAL

Ce mercredi, à l'Ambassade de Russie à Cuba, Eusebio Leal Spengler, Historien de La Havane, a reçu l'Ordre de l'Amitié des mains de Vladimir Poutine, Président Russe.

« Le Dr Leal est un des intellectuels les plus importants de la Révolution Cubaine, il a un prestige solide dans le milieu académique et social, qu'il a conquis par son talent, sa sagesse et sa sensibilité », a exprimé Mikhail L. Kaminyn, ambassadeur russe à La Havane.

M. l'ambassadeur a aussi souligné que « Eusebio a une trajectoire, à l'intérieur et en dehors de l'île qui ont fait de lui, de sa pensée et de son travail une présence irremplaçable depuis la deuxième moitié du XXe siècle jusqu'à nos jours » et il a ajouté qu'en plus Eusebio s'est vu octroyer d'innombrables prix, reconnaissances et décorations nationales et étrangères

note :

¹. Le Général Calixto Garcia est considéré comme le Général des Généraux